

Le loup du Cotentin François Lequiller

Septembre 1792, Ferville en Cotentin

Le soleil s'était maintenant élevé au-dessus du bosquet de hauts chênes qui, jusque-là, avait empêché ses rayons bienfaisants d'éclairer de toute leur splendeur ce petit lieu perdu de bocage, à une centaine de pas des rives de la Moraine. Comme chaque matin en cette fin d'été, les oiseaux gazouillaient agréablement et le léger brouillard qui avait recouvert de son voile diaphane cet espace préservé était en train de se dissiper. Le ciel était d'une grande pureté, sans aucun nuage, et il n'y avait pas le moindre mouvement. Pas la moindre brise. Même le courant tranquille de la rivière s'était figé, contré par la marée montante.

La nature était d'un calme absolu, belle, sereine, éternelle. Depuis des temps immémoriaux, elle n'avait pas changé dans ce coin béni du royaume de France. Dans mille ans, on pouvait le gager, elle serait toujours pareille, que la République naissante survive ou pas. Les agitations des hommes ne sont rien pour la Nature. Seuls les ouragans envoyés par les dieux peuvent, de temps en temps, l'affecter. Mais, ici, dans cet endroit magique, sous ce sage climat tempéré, cela n'allait jamais plus loin qu'une insignifiante blessure, vite effacée, comme l'égratignure d'une ronce sur le mollet d'un enfant des bois courant dans les broussailles.

Seul un observateur ayant eu l'audace de grimper dans la nacelle de l'un de ces extraordinaires ballons de Messieurs Joseph-Michel et Jacques-Étienne de Montgolfier, ces « aéroliers » qui avaient tant ébloui le Roi, du temps où il y avait encore un Roi, aurait pu pleinement goûter cet admirable paysage. Au sol, on ne peut en avoir qu'une image amputée. Même perché en haut de l'un de ces immenses chênes, la vision restera tronquée. Mais on peut se laisser aller à imaginer comment, flottant librement dans l'air frais à une centaine de toises au-dessus du sol, un de ces courageux pionniers aurait pu admirer cette magnifique contrée en humant l'air vif. Il aurait vu s'étendre, à perte de vue, d'est en ouest et du nord au sud, une mosaïque de prairies entrecoupées de haies. Ici, le vert émeraude des prés. Là, les champs rougeâtres du sarrasin récolté. Ce paysage, comme coloré par un peintre prodigue de toutes les nuances de sa palette, forme le bocage paisible du pays de Coutances.

Tout ce qui touchait à l'organisation des hommes changeait si vite dans ces années insensées que les Manchots, comme on disait maintenant, autrefois si équilibrés, en perdaient la tête. Mais leur pauvre sort et leur dure vie de tous les jours restaient, pour la plupart d'entre eux, aussi immuables que dame Nature. Ce n'était pas la fureur des sans-culottes parisiens qui pouvait changer le rythme éternel des saisons.

Le courageux homme volant dont nous avons décrit la vision féérique aurait certainement emporté avec lui une de ces lunettes que les corsaires de Granville utilisaient dans leurs courses mortelles contre les Jersiais. Et s'il l'avait par hasard pointée sur une minuscule bande de terre dissimulée au centre d'un dense hallier, son regard aurait été attiré par un singulier détail. Un point très clair, presque blanc, qui se détachait très distinctement sur l'émeraude de ce pré dérobé aux yeux des vulgaires terriens. Et, curieux de tempérament et ayant la maîtrise de l'élévation de son engin, l'aérolier serait inévitablement descendu pour parfaire son observation. Il aurait d'abord discerné une forme humaine étendue. Saisi par un heureux transport, il aurait rapidement conclu qu'il ne pouvait s'agir, de par sa constitution, que d'une femme. Se rapprochant encore, il aurait, envahi par un indicible attrait, parcouru d'un regard pervers le corps à moitié dévêtu qui reposait langoureusement sur l'herbe. C'était de toute évidence une très jeune fille. La fée de ce pré semblait dormir profondément, ses jambes élancées ouvertes en ciseau, nues jusqu'au haut des cuisses. On pouvait presque imaginer le soulèvement régulier de sa gorge presque découverte. Son visage, plongé dans l'herbe, était masqué par une généreuse chevelure. Une crinière d'une blondeur qui ne pouvait que laisser deviner qu'elle était l'une de ces très belles descendantes des Vikings qui font l'admiration des visiteurs de notre Cotentin.

Mais notre observateur attentif, se rapprochant encore plus, aurait été légèrement troublé par l'attitude corporelle de l'apparition. Il y avait, bizarrement, une déplaisante torsion entre l'agencement de ses jambes et celle de son buste et de ses bras. Les premières allaient vers la droite, les seconds vers la gauche. Pis encore, la position diamétralement opposée de sa tête lui aurait semblé presque déplacée. Et soudain, il serait passé d'un simple état de confusion à un sentiment d'horreur. Cette jeune fille ne dormait pas.

Elle était morte !

